

# Baraka

Florence Manuguerra

0

Je l'ai égaré rue du Regard. À dix minutes à peine du bureau des objets perdus de la rue Bonaparte. Je l'ai égaré hier et depuis, cette pensée m'obsède. Comme disait Prévert, je pense à autre chose mais je ne pense qu'à ça. Ce sont mes doigts qui, s'agitant dans la poche droite de mon blouson, ont compris les premiers que le petit bout de papier devant s'y trouver, de toute évidence, ne s'y trouvait plus. Aussitôt, se mit à exister le vide immense laissé par son absence. Il courut d'abord le long de mon bras pour débouler directement dans mon cœur. Plus aucun battement n'en sortit. Il grimpa ensuite vers mon cerveau, le remplit d'un liquide épais, très opaque et laiteux, qui s'insinua sous mes paupières, troublant aussitôt ma vue. Puis il se répandit à la vitesse d'un éclair dans le reste de mon corps, le forçant à rester immobile là où il était posé, c'est-à-dire à l'angle de la rue d'Assas et de la rue Auguste Comte. Depuis, je m'efforce de reconstituer les faits comme si, entre ma perte et moi, un chemin invisible devait forcément exister et que chaque souvenir précis, chaque détail gardé en mémoire, avait le pouvoir de me rapprocher d'elle. Petit Poucet de l'évanoui. J'avais dû dormir quelques heures seulement, à cause d'une de ces vilaines insomnies qui me rendent visite trop souvent. À 5h du matin, je décide qu'il est enfin temps de me lever pour sortir le chien. Celui-ci me regarde mollement, s'étire et se résout à me suivre vers la porte. Au moment de quitter l'appartement, l'idée me vient tout à coup de prendre le petit bout de papier avec moi. Pour quelle raison ? Je me le demande encore. La prudence aurait voulu que je le laisse là où je l'avais planqué, dans la bibliothèque, en sécurité, glissé entre les pages trente-sept et trente-huit de La promesse de l'aube de Gary. Mais non, ma baraka ce matin-là, sans doute consternée, me voit traverser le salon en évitant de faire craquer les lattes pour ne pas réveiller Flora, prendre le livre, l'ouvrir, tenir précautionneusement le ticket gagnant entre mon pouce et mon index, me recueillir un bref instant avant de le glisser dans la poche droite de mon blouson,

refaire le chemin inverse en grinçant cette fois une bonne dizaine de fois et sortir, mon chien au bout de la laisse. L'air frais du petit matin le réveille et il se met à tirer brusquement dans tous les sens, dans une rue du Regard vide et silencieuse. On se dirige vers le boulevard de Vaugirard. À un moment, il s'arrête pour renifler la roue d'une voiture, j'en profite pour me moucher. Pendant la promenade, le chien urine encore cinq fois, nous traversons trois rues, attendons à deux feux rouges, croisons un jogger et un camion poubelles. Me voilà donc posté à l'angle de la rue d'Assas et de la rue Auguste Comte. Je rembobine. Le seul moment où le bout de papier a pu quitter la poche droite de mon blouson, c'est quand le chien s'est arrêté pour sentir la roue de la voiture et que je me suis mouché. Ma main, en sortant le mouchoir de la poche, libère alors les dix-huit millions d'euros contenus dans les cinq numéros plus le complémentaire, inscrits sur mon ticket gagnant au Loto. C'est aussi simple – con, diraient certains – que cela. Dix-huit millions d'euros envolés pour une goutte au nez. Devant une telle ineptie, ma baraka, cette fois, s'est enfuie à toutes jambes. Aucune chance que mon ticket de Loto se trouve au bureau des objets perdus de la rue Bonaparte. Il n'existe pas de secrétariat des occasions manquées et des bonnes étoiles égarées. Dommage, on y trouverait des piles de bonheurs et de réussites en suspens, docilement étiquetées, patientant jusqu'à ce que leurs propriétaires peu scrupuleux viennent les récupérer. Comme pour nos cartes d'identité, nos clés ou nos lunettes, il deviendrait possible de récupérer nos chances envolées, au lieu d'avoir à vivre avec le poids de leurs irrémédiables disparitions. Sylvain Tesson l'a dit, j'ai envie de le croire, la marche dissipe les nuages noirs. Cette fois, je laisse le chien tranquille. Flora est déjà partie travailler, son corps s'est éclipsé comme il s'éclipse toujours, rapidement.

## I

C'était un après-midi d'hiver, après l'école. Je me tenais ici même, trente ans plus tôt, rue de Rennes, en face du métro Saint-Placide et de la boulangerie Notre-Dame-des-Champs. Le temps était pluvieux. Les voitures n'avançaient pas, ma capuche me tombait sur les yeux. Dans ma main, l'argent donné par ma mère pour le pain au chocolat, celui du jour de mon anniversaire, histoire que je sois content. Mes doigts jouent avec les pièces, j'attends que le feu passe au vert. Voilà qu'arrive à ma hauteur la petite Cécile, celle de la classe de CM2 de Mme Braquet, celle qui a des

cheveux blonds et bouclés comme un champ de tournesol. Elle attend le même feu que moi, un feu que je me mets à fixer avec une intensité remarquable pour le faire passer au vert le plus vite possible, mais curieusement ce sont mes joues que je parviens à rendre écarlates en une involontaire mutation de ton sur ton. Tu vas à la boulangerie ? Son joli visage avait opéré une rotation précise vers le cafard mouillé que j'étais, je tombe dans ses yeux, bleus forcément, ses yeux purs comme l'enfance qui me donnent de la beauté à ne pas savoir qu'en faire et, comme si ça ne suffisait pas, elle dégage un sourire de gentillesse à l'état brut, non dilué, un concentré de gentillesse comme je n'en ai jamais plus retrouvé depuis. Non, ai-je répondu, alors que la première tornade d'amour que je devais vivre sur cette Terre déferlait en moi. Le feu passa au vert, me condamnant dans l'instant à la perte de Cécile et de mon pain au chocolat. La boulangerie a changé, mais pas tant que ça. Il y a toujours l'odeur sucrée, l'étalement minutieux des viennoiseries et des gâteaux que j'aperçois cette fois d'un peu plus haut, la boulangère n'est plus la même, sans néanmoins être différente, voix perchée, gestes rapides, va-et-vient affairés. Le petit fantôme docile de Cécile vient flotter près de moi. Nous nous sourions. Avec trente ans de retard. Si c'est une fête, il faut absolument que Paris m'apporte la joie dans l'instant. Une joie immense pour compenser le sac de nœud d'émotions hostiles qui bringuebale à chacun de mes pas. Ma perte fait un vacarme assourdissant mais les passants de la rue Saint Sulpice, puis ceux de la rue de Seine et de la rue Guénégaud ne semblent pas l'entendre. Les gens savent se faire discrets face à de tels tumultes. Finissant mon pain au chocolat, je décide de changer de rive et vise le pont Neuf. Aussitôt, je retrouve l'ambiance de ma toute petite enfance, celle du 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris.

## II

À quinze ans, une fois mes parents divorcés, je ne voyais presque plus mon père, que sa vie professionnelle, la Seine à traverser ou ses accaparantes conquêtes, avaient découragé d'entretenir une relation suivie avec moi. D'autant qu'en nos rares occasions de rencontres, mon regard fuyant et mon mutisme maladif rendaient l'exercice pénible pour nous deux. Je ne sais comment, j'appris qu'il était un fidèle des concerts qui se tenaient chaque dimanche matin à 11h au Théâtre du Châtelet. Je décidai de m'y rendre pour tenter de l'apercevoir, de loin. Arrivé bien

en avance, j'opte pour une place en hauteur et latérale. Le théâtre se remplit, des corps s'accumulent, j'entends leur bourdonnement informe. Voilà qu'il apparaît au premier balcon, à quelques dizaines de mètres à peine, ignorant de ma présence. Pendant des mois, chaque dimanche, j'aurai le regard rivé sur sa silhouette émergeant de la pénombre. Arrimant mes mots aux notes qui me parviennent et qui lui parviennent aussi, je lui raconterai ma vie, mes tracas d'adolescent, lui poserai mille questions. Quand les solistes avaient été particulièrement bons, mon père se tenait debout, majestueux dans un ineffable halo de lumière. Alors je murmurais : c'est mon père. Il mourut d'un arrêt cardiaque juste avant de se rendre au concert où, comme chaque dimanche, je l'attendais. Si le bureau des occasions manquées avait existé, je m'y serais précipité, réclamant mon droit à un ultime concert, celui où j'aurais trouvé le courage d'exister. Dix-huit millions. Le long du Quai de Gesvres, je sens très distinctement ma chance envolée se débattre avec force dans mon estomac, réveillant ses petits frères de malheur. Il suffit qu'on trébuche de nouveau et hop, voilà que nos ratés, nos lâchetés impardonnables, nos bonheurs échappés se remettent à danser sous nos yeux. La porte du passé ne ferme jamais très bien. Je songe à cette phrase de Picasso, l'art lave notre âme de la poussière du quotidien. Je décide d'en prendre un bain entier, moussant, coloré, parfumé.

### III

Au creux de l'enfilade des immeubles trop sages de la rue du Renard, ses tubes bleus émergent déjà. Je presse le pas pour retrouver l'atmosphère feutrée du Centre Pompidou, revoir mes œuvres amies. M'abriter. Dans le vaste hall traversé de gens en désordre, je me laisse faire et déambule un moment, avant de me décider : ce sera le niveau 5, celui de l'art moderne. L'escalator me hisse jusqu'au ciel et Paris s'offre comme une vieille fille gênée, lentement. Cette vue serait-elle plus belle si j'avais mon ticket gagnant en poche ? Je commence à entrevoir une faille dans la mécanique implacable de la perte. Cinquième étage. Je retrouve les amoureux de Chagall avec émotion, tourne autour des sculptures laiteuses de Arp, me perds dans les immenses cercles colorés des époux Delaunay, souris une nouvelle fois devant l'urinoir scandaleux de Duchamp, passe un long moment dans la salle dédiée à Matisse. J'y reconnais ses femmes alanguies dans la lumière bleutée de la Riviera.

Plus loin, la puissance ordonnée du Bauhaus, la fulgurance de Kandinsky, l'irrévérence de Ernst, la folie de Breton me transpercent d'énergie. Je les connais pourtant par cœur mais leur éclat ne pâlit pas. J'arpente les salles jusqu'à trouver les ciels de Miró et encore plus loin, les lignes parfaites de Mondrian. Mon Dieu, comme il en a fallu des miracles pour parvenir à tant de perfection, tant de beauté, tant de liberté ! Serais-je plus heureux en cet instant si je tenais mon ticket gagnant dans ma main ? Certainement pas. Et si l'on me le rendait à condition de renoncer à revoir ces œuvres un jour, accepterais-je ? Plutôt mourir. Je souris. Picasso avait raison. Lavé, je ressors du Centre Pompidou avec une marche nouvelle, destinée non pas à m'éloigner mais cette fois, à rentrer.

#### IV

Le Jardin du Luxembourg m'accueille comme il l'a toujours fait, à bras ouverts. Je choisis le banc où Flora et moi nous sommes rencontrés, près de l'entrée donnant sur la rue Guynemer. Je m'assois. Le grand platane m'invite à rester aussi longtemps que je le souhaite. C'était l'été et je courais. Un gravillon décida d'entrer dans ma chaussure et je m'arrêtai aussitôt, pile devant ce banc où Flora était en train de lire. Je l'ai interrompue : ça ne vous dérange pas si je fais un arrêt à côté de vous ? Elle me regarda d'un air distrait, sans me répondre elle reprit sa lecture. Je m'assis quand même et tout en retirant le gravillon. Nous ne nous sommes plus quittés. C'est certain, ma baraka avait bien joué son coup. Et si j'effaçais ces deux derniers jours de ma vie ? Après tout, Flora n'est même pas au courant. Elle ignore que je l'ai perdu, ce foutu ticket, ni même que j'ai joué d'ailleurs. Ce jour-là, la pluie m'avait forcé à trouver un abri dans le bureau de tabac de la rue du Cherche-Midi. Un déluge comme je n'en avais jamais vu, aux actualités ils ont parlé d'une dépression météorologique historique, les bouches de métro s'étaient transformées en cascades, les rues en rivières, les cafés en camps de fortune. Paris était devenu un immense pédiluve. J'ai joué une grille, une seule et pour la première fois de ma vie, en attendant que l'orage cesse. Le buraliste m'ayant proposé le choix automatique de la machine, je n'ai même pas eu à décider des numéros. J'ai été le seul gagnant. Même si je racontais toute cette histoire à Flora, elle ne me croirait pas. Non parce que je ne joue jamais au Loto, mais parce qu'il ne m'arrive jamais rien de remarquable. Elle le sait, je le sais, fin de l'histoire. Il est tout à fait dans l'ordre des

choses d'avoir perdu ce ticket à dix-huit millions d'euros, sinon que serais-je devenu ? Les cafards mouillés n'engendrent pas de multimillionnaires. Non, vraiment, mieux valait ne rien dire et enterrer toute cette histoire. Le seul témoin c'est le chien et il m'aime trop pour me trahir. Je respire mieux. Cela fait une éternité que je n'ai pas vu Flora lire, ou simplement être abandonnée à la joie du moment. Je me souviens de ses bras, nus et blancs, qui brassaient l'air à la verticale en dessinant de petits ronds vers le plafond, pendant la fête que nous avons donnée pour ses trente ans. Quelle fête ! À partir d'une heure du matin on avait mis la musique en sourdine en continuant de danser. Nos corps ne pouvaient pas s'arrêter de bouger, il était trop tôt, nous étions encore trop heureux. Je vois les bras blancs de Flora qui dodelinent dans le grand arbre verdoyant de ce début de printemps, et son visage et son rire me rappellent le bonheur. Aujourd'hui, Flora ne vit plus au présent, toujours au futur. Son existence consiste à faire en sorte que l'instant d'après se déroule du mieux possible. Elle a toujours un truc à aller chercher, à caler, à ne pas oublier, à déprogrammer, des gens à rappeler, des rendez-vous à bouger, des vacances à organiser. Flora pense pour deux, pour dix, pour cent. À son travail, ils la surnomment Shiva, mais en vrai ma femme possède bien plus que quatre bras. Elle en possède mille. Pour tenir. Le soir de ses trente ans, elle n'en avait que deux et c'étaient ces deux-là que j'aimais caresser.

## V

Demain, avec Flora, nous reviendrons nous promener dans les allées arborées du Jardin du Luxembourg. Je lui raconterai que j'ai revu la petite Cécile à la boulangerie Notre-Dame-des Champs et je tenterai de lui décrire du mieux possible son sourire merveilleux. Ensuite, nous irons nous poser devant l'Atelier au mimosa de Pierre Bonnard, cette grande peinture que le Centre Pompidou offre à la vue de tous, pour qu'on puisse venir y respirer un air pur, doux et généreux, un air qui rend heureux quelle que soit sa prédisposition au bonheur, à la chance ou aux millions. Puis nous rentrerons chez nous et nous ferons l'amour, comme avant. Enlacés, nous écouterons le concerto pour violon de Tchaïkovski, celui qui avait fait pleurer mon père un dimanche matin au Châtelet. Je tiendrai de nouveau Flora dans mes bras, nous danserons de nouveau, nous nous embrasserons de nouveau et nous serons comblés par toutes ces richesses que l'on ne peut perdre, celles que l'adversité ne

parvient pas à faire s'échapper de nos poches. Non vraiment, ce jour-là rue du  
Regard, je n'ai pas perdu grand-chose.